

L'artiste d'origine californienne expose en trois lieux différents pour remonter le fil d'une vie dédiée à la peinture.

Trois ans après sa dernière exposition bruxelloise, le peintre américain Jeff Kowatch, installé en Belgique depuis quinze ans, reprend possession des galeries Faider et La Forest Divonne pour y montrer ses œuvres récentes. À cette double exposition s'ajoute un troisième lieu, l'espace Odradek, où l'artiste expose des œuvres de jeunesse, des carnets de notes et de croquis, ainsi que la projection d'un film, *Going around in Circles*: tout un appareil critique qui s'ouvre par une lettre vibrante, écrite par le jeune Kowatch à sa famille quand il avait vingt ans, pour les avertir qu'il veut devenir artiste et fera tout pour y arriver.

Dès la fin de l'adolescence, le jeune Californien ressent une énergie métaphysique très profonde et un besoin de spiritualité qui s'exprime en de grands thèmes religieux comme le Christ en croix ou la série – déjà très abstraite – des douze apôtres. Son *Couronnement de la Vierge Marie* visible chez Odradek rappelle avec émotion cette première période picturale : le grand tableau a traversé l'Atlantique avec lui et reflète le manque de moyens du jeune artiste – sacs de jute, peinture murale achetée dans un magasin de bricolage : il apprendra ensuite à fabriquer ses propres matériaux avec peu d'argent. « Un marchand new-yorkais m'a enseigné la technique du glacis et la recette de Rembrandt pour préparer les pigments et diluer la peinture avec de l'huile de lin. » Cela donne cet aspect mat et ciré à ses toiles, ainsi qu'une luminosité particulière.

Né dans une famille peu portée sur l'art, c'est grâce à une voisine qui peignait dans son garage que Jeff Kowatch fait ses premiers pas dans la création : « Elle m'a donné mes premiers cours et, quand j'ai eu dix ans,



Que Seurat Seurat, 2019, bâtons à l'huile sur Dibond, 235 × 190 cm, 30.000 €. © DR

Jeff Kowatch en plénitude



Parrots in the Park (2021), bâtons à l'huile sur Dibond, 210 × 170 cm, 25.000 €. © GALERIE LA FOREST DIVONNE

ma mère m'a mis dans un cours de peinture à l'huile organisé par un magasin de matériel d'artiste », raconte-t-il à Paul Emond dans leurs entretiens parus chez Tandem. Il y copie surtout les vieux maîtres et apprend leurs techniques. À vingt ans, le jeune homme se plonge avec passion dans le théâtre – jusqu'à travailler pendant trois ans la même scène de *La Mouette* de Tchekhov ! – puis découvre le zen, d'où le titre de l'exposition, *Man Jok*, nom coréen qui lui a été donné lors de son initiation à la pratique de la méditation. Il signifie « plénitude immobile », un état recherché par Kowatch dans sa vie comme dans ses œuvres.

FACE-À-FACE ILLUMINÉ

Pour la première fois cet automne, l'artiste d'origine californienne, né à Los Angeles en 1965, expose conjointement ses grands tableaux à l'huile et ses panneaux « Dibond » en aluminium, travaillés avec des bâtons à l'huile. Un processus créatif très long : chaque tableau demande un à trois ans de travail pour une centaine de couches successives, avec des temps de séchage et de ponçage nécessaires. « Tous mes tableaux à l'huile commencent avec beaucoup d'énergie, d'improvisation, mais le résultat final ne rend pas cela visible, ce qui me décevait toujours. Le processus rend le résultat plus méditatif, on perd le geste initial. Alors j'ai entamé cette autre série sur Dibond », raconte l'artiste. Présentés séparément jusqu'à présent, l'assemblage de ces deux médiums vise à montrer un Jeff Kowatch qui assume pleinement la diversité de sa création et de sa personnalité à travers les époques et les médiums. Des énergies très différentes émanent de ces œuvres, tout comme les pe-

tits formats réalisés pendant le confinement : « Cela fait vingt ans que je voulais travailler sur le cirque mais il me manquait une porte d'entrée. Dans la comédie, il faut toujours sentir la tristesse à l'arrière-plan : j'ai voulu placer la grimace sous le sourire. »

Empêché de se rendre dans son atelier à cause de la pandémie, et abattu moralement, Kowatch a travaillé chez lui à l'acrylique – une technique qu'il n'avait plus employée depuis ses débuts. Il a aussi relu ses carnets et ses journaux depuis trente ans, publiant aujourd'hui en français son « Rare Book » rédigé quand il était jeune, aux USA. Évoquant sa jeunesse californienne, Kowatch se souvient de sa fréquentation des grands musées de Los Angeles quand il était enfant : « Un jour, j'ai réalisé que je ne faisais que suivre la piste de Seurat ! Mes tableaux, c'est aussi du pointillisme, en quelque sorte ! Tout se complète ! » Le fil conducteur de cette vie dédiée à la peinture ? La recherche du point d'équilibre parfait, cet instant fragile et magnifique qui s'exprime dans la plénitude colorée de ses œuvres : « Je suis presque devenu un maître zen, mais je me suis questionné : qu'est-ce que je veux être, un maître zen ou un peintre ? »

ALIÉNOR DEBROCC

► Jeff Kowatch, *Man Jok*, jusqu'au 23 octobre dans trois lieux à Bruxelles :

Galerie La Forest Divonne, du mardi au samedi de 11 à 19 heures, 66 rue de l'Hôtel des monnaies, 1060 Bruxelles, 02-544.16.73, www.galerielaforestdivonne.fr ;
Galerie Faider, du mercredi au samedi de 14 à 18 heures, 12 rue Faider, 1050 Bruxelles, 02-538.71.18, www.galeriefaider.be ;
Espace Odradek, 35 rue Américaine, 1050 Bruxelles, du vendredi au samedi de 14 à 18 h, [//odradekresidence.be](http://odradekresidence.be).